

***Stanislas et son Académie*, Jean-Claude Bonnefont (dir.), Colloque du 250^e anniversaire, 17-19 septembre 2001, Presses Universitaires de Nancy, coll. « Publications du Centre d'Étude des Milieux Littéraires », n° 4, 2003. Un vol. 16 x 24 de 266 p.**

Une Académie soucieuse de ses traditions et attachée à en perpétuer l'héritage ne pouvait laisser passer le 250^e anniversaire de sa fondation sans le marquer d'une manifestation scientifique majeure. Depuis la séance inaugurale qui se tint le 3 février 1751 dans le gothique Palais ducal de Nancy, la Société royale des Sciences et Belles-Lettres de Nancy, plus tard rebaptisée, en hommage à son fondateur et protecteur Stanislas Leszczyński, Académie de Stanislas, a poursuivi ses travaux avec le sérieux et l'assiduité dont témoignent les 200 volumes de mémoires et d'ouvrages publiés par ses soins. Toute une part de son activité étant tournée vers l'histoire de la Lorraine, notamment au XVIII^e siècle, il est normal de voir figurer parmi les intervenants du colloque de septembre 2001 une forte proportion de ses membres, dont plusieurs universitaires nancéiens, auxquels sont venus s'adjoindre d'autres spécialistes d'histoire ou de littérature. La dimension trans-culturelle d'un prince éclairé, resté polonais dans sa façon de penser et de s'exprimer tout en ayant su s'approprier le duché dont il avait la souveraineté, transparait dans la variété des sujets traités, la confrontation des horizons polonais et français, enfin l'extension des problématiques à l'Europe entière.

Animateur du colloque, L. Versini ouvre les travaux en retraçant à grands traits la genèse de la société savante. Il montre que sa création n'est pas une initiative isolée, mais qu'elle est une pièce essentielle d'une politique intellectuelle, culturelle et sociale d'une grande cohérence. Le projet, suivant un développement continu et linéaire, dut surmonter bien des obstacles, avant d'affirmer l'ambition d'une société qui prétendait rivaliser avec les plus grandes. Bridé sur le plan politique, Stanislas prit ainsi sa revanche dans le domaine des lettres ; il attira en Lorraine nombre d'écrivains et de libraires, réalisant le vœu du duc Léopold quarante ans plus tôt. Découlant naturellement de la fondation académique, la bibliothèque publique est également évoquée par L. Versini. C'est cependant de la bibliothèque personnelle du roi à Lunéville qu'André Markiewicz choisit de traiter : elle ne compte que 765 volumes en 1766, date à laquelle elle est léguée à la Bibliothèque publique de Nancy. Sa modestie, comparée aux bibliothèques des contemporains éclairés, prouve que Stanislas n'est pas un bibliophile. Largement dominé par l'histoire, ce fonds, à la fois classique et moderne, se caractérise par un fort éclectisme, reflétant un des traits fondamentaux de la personnalité du monarque, qu'il a cherché à reproduire dans la composition, éclectique elle aussi, de son Académie. Comment envisagerait-on Stanislas Leszczyński sans tenir compte de l'apport de la critique polonaise ? L'intervention d'Andrzej Zakrzewski marque les différentes étapes de l'historiographie polonaise, du courant hagiographique du début du XIX^e siècle au mythe du roi bienfaisant, puis aux études qui mettent en avant son rôle dans l'histoire et sa personnalité. Revisité par les plus grands historiens de l'après-guerre, comme Askenazy ou Jozef Feldman, Stanislas est finalement réhabilité par Konopczyński en tant qu'écrivain politique de premier plan, même si son œuvre, faute de traduction, reste encore peu connue en Pologne. Les particularités si savoureuses de la langue écrite de Stanislas, effacées de ses livres par ses « teinturiers », n'ont pas échappé à l'examen attentif de J. Lanher, qui sur la base de quelques manuscrits autographes conclut au caractère très français d'un usage pourtant atypique. Dualiste aussi est la doctrine politique de Stanislas, qui tente de marier idéal monarchiste et républicanisme nobiliaire, comme le montre S. Fiszer. Ce dualisme se manifestera dans la théorie et dans la pratique des Lumières polonaises à leur apogée, sous le règne de Stanislas-Auguste Poniatowski. Ainsi l'œuvre politique de Stanislas contient en germe les contradictions des Lumières polonaises.

Une série de communications s'attache à mettre en lumière une figure particulière, soit membre de l'Académie, soit employé à son service : l'abbé Joseph Gautier, dont l'histoire a

retenu le nom dans la querelle qui l'opposa en 1751 à Jean-Jacques Rousseau, mais dont la personnalité, que nous révèlent sa correspondance avec Panpan Devaux et Mme de Graffigny et ses travaux en tant que membre actif de l'Académie, mérite d'être mieux connue (J. A. Dainard) ; Nicolas Jadelot, d'une dynastie de médecins nancéiens, lui-même professeur d'anatomie et de physiologie à Pont-à-Mousson, puis à Nancy après le transfert de la faculté, connu tant pour ses travaux de myologie et d'angiologie, que pour sa défense de la médecine clinique (A. Larcan) ; l'abbé Marquet, bibliothécaire de l'Académie depuis ses origines (M.-C. Mangin) ; Nicolas-François Liébault et la polémique déclenchée autour de la censure qui frappa en 1755 son discours de réception, révélée par des lettres inédites et par les registres de l'Académie (D. Smith).

D'autres communications se tournent vers les centres d'intérêt de Stanislas : droit, sciences et musique sont successivement passés en revue. La Chambre des consultations, mise en place en 1750 et qui fonctionnera jusqu'en 1789, manifeste le souci d'une justice accessible à tous et d'une administration bienfaisante ; elle fait date dans l'histoire du droit par son caractère précurseur (P. Vicq). À partir du témoignage du comte de Tressan, C. Kevers-Pascalis fait le point des connaissances scientifiques en 1750 ; il examine longuement un mémoire consacré à l'électricité, riche d'intuitions que vérifiera la physique des années 1820, et qui prouve chez son auteur un esprit authentiquement scientifique, acquis à la méthode expérimentale. L'intérêt du monarque pour l'observation astronomique méritait mieux que les quelques lignes que lui consacre J.-L. Greffe. Celui qu'il voua aux sciences et aux techniques est traité plus en long : F. Le Tacon évoque la collection d'instruments d'observation et de mesure et les nombreuses inventions de Lunéville, avant d'insister sur les initiatives agronomiques de Stanislas, et conclut sur le rôle qu'il joua dans la diffusion en Lorraine des idées scientifiques, fondamentales (mathématiques, botanique) ou appliquées (médecine). La place de la musique au sein de l'Académie est trop succinctement évoquée par Y. Ferraton à travers trois portraits de ses membres (Titon du Tillet, Bollioud-Mermet, François de Neufchâteau).

Le milieu littéraire bénéficie d'un traitement plus approfondi. Des universitaires qualifiés lui consacrent plusieurs interventions. Ainsi d'E. Showalter qui reconstitue les étapes de l'élection de Panpan Devaux à l'Académie, à partir de sa correspondance avec Mme de Graffigny, expliquant la stratégie d'ascension d'un homme de lettres inclassable au sein du champ littéraire, et le rôle qu'y joue l'institution académique. F. Bessire montre comment Voltaire a servi la gloire de Stanislas par les images qu'il a élaborées et diffusées dans ses écrits, se faisant l'historien et le propagandiste du monarque. Des multiples fictions de Stanislas, il en a retenu trois : le héros vertueux, le roi philosophe, le bon prince abusé par les prêtres. Après un Voltaire qui jamais n'entra à l'Académie, C. Volpillac-Augier nous présente un Montesquieu, qui, bien que *membre honoraire*, jamais ne fit le déplacement jusqu'à Nancy. L'auteur du *Lysimaque*, écrit spécialement pour la jeune Académie, ne lui a pas moins considérablement apporté par sa connaissance et son expérience des réseaux académiques. Saint-Lambert, membre honoraire lui aussi, en est une autre figure marquante, dont les idées rencontrent les préoccupations de l'Académie, notamment dans le domaine de l'économie rurale. S. Menant nous présente en l'auteur des *Saisons* un défenseur d'un idéal de sociabilité qu'il a trouvé réalisé dans la Société de Nancy. Une place était enfin réservée à Jean-Jacques Rousseau et aux relations, marquées au coin du paradoxe, qu'il entretenait avec le roi-philosophe à l'occasion de l'échange polémique qu'il eut avec lui lors de la parution de son premier *Discours*. M. Crogiez, avec la sûreté que donne l'absolue maîtrise d'un sujet, décrit les enjeux de l'éphémère, mais significative liaison qui s'établit alors entre l'ardent promoteur de la démocratie et le monarque éclairé, et ce qu'elle doit à l'institution académique, que Rousseau pourfend tout en l'honorant en la personne de Stanislas.

Les Lumières ne pouvant se penser qu'à l'échelle européenne, et une Académie quelque peu ambitieuse ne pouvant prétendre exister en dehors du réseau des sociétés savantes

étrangères, il était logique de consacrer une partie des actes, la plus importante à dire vrai, au mouvement académique en Europe. Stanislas a manifesté la volonté expresse d'attirer sur la jeune Académie qu'il venait de fonder l'attention des sociétés savantes étrangères. L'atout européen était donc un élément essentiel de son jeu. La présence, parmi les académiciens les plus actifs, de deux membres de sociétés étrangères n'est sans doute pas un hasard. L. Châtellier montre que le comte de Tressan d'une part, le père de Menoux d'autre part correspondaient avec des compagnies à l'étranger, Berlin pour l'un, Rome pour l'autre. Cette ouverture à des réseaux internationaux rapprochait ainsi deux hommes que tout opposait sur le plan des idées. L'hommage que rend J.-C. Bonnefont, secrétaire perpétuel de l'actuelle Académie de Stanislas, au chevalier de Solignac, secrétaire perpétuel de la Société royale des Sciences et Belles-Lettres de Nancy de 1751 à 1773, prend la forme d'une monographie sur l'activité académique de son prédécesseur, divisée en trois périodes, et éclairant sa personnalité et ses idées. Sans qu'on voie quelle en est la portée européenne, R. Marchal se penche sur la « correspondance étroite » qui existait entre les deux compagnies de Nancy et de Besançon, encouragée par la cour de France, et exemplaire d'un réseau académique qui tisse ses relations dans tout le Grand Est, de Dijon à Metz. L'intervention de J. Délivré, au titre trompeur, ne laisse rien voir des relations que Catherine II aurait pu entretenir avec la Société royale de Nancy. D'un tout autre intérêt est l'étude que K. Hildebrandt consacre aux prix décernés par l'Académie de Nancy, et qui, profitant d'un vaste programme de recherche à l'échelle européenne, multiplie les comparaisons avec les pratiques de concours adoptées dans d'autres académies, françaises ou étrangères. Sans sujet défini, et réservées aux seuls Lorrains, les questions mises au concours souffraient d'un double handicap, *a priori* nuisible au rayonnement de l'Académie. L'évaluation quantitative et qualitative des envois permet de nuancer ce jugement : le nombre et la qualité des candidatures rapprochent Nancy des toutes premières sociétés de France. De moindre envergure cependant est la Société royale de Nancy sur le plan de la production des savoirs. S. Mazauric, en étudiant la place qu'elle occupe dans le réseau européen des académies, montre que ses relations avec les académies de province sont quasi exclusivement institutionnelles ; seuls les échanges avec Paris, bien qu'asymétriques, peuvent être qualifiés de scientifiques, conformément au mouvement d'intégration de la Lorraine dans l'espace politique, économique et culturel français. C'est donc en tant que relais dans la diffusion des savoirs, pour la plupart élaborés à Paris, que Nancy joua un rôle de premier plan. Autre exemple de rayonnement de la Lorraine, présenté par S. Roszak : la collection réalisée par Jozef Andrzej Zaluski durant son séjour dans le duché, et qui après son retour en Pologne, réunie à celle de son frère Andrzej Stanislaw, archevêque de Cracovie, a constitué à son ouverture en 1747, avec ses 180 000 imprimés, la plus grande bibliothèque publique de Varsovie. Bien d'autres Polonais fameux firent le détour par la Lorraine, pour des séjours plus ou moins longs. I. Zatorska en dresse l'inventaire, et rend compte de leurs découvertes d'après les témoignages qu'ils en ont laissés, hélas le plus souvent stéréotypés ou anecdotiques. Deux réalités retiennent leur attention : l'Académie militaire, en ce qu'elle est susceptible d'accueillir les fils de familles polonaises, et les fastes de la cour de Lunéville. Cette étude permet de mesurer l'écart entre la perception contemporaine et le regard que nous portons aujourd'hui sur la Lorraine de Stanislas, tel que ces actes le font apparaître. Car, non seulement le présent ouvrage fait le point des connaissances actuelles sur la Société royale de Nancy à l'époque de son fondateur, ce qui intéresse spécialistes et érudits locaux, mais il éclaire à partir du cas de Nancy le fonctionnement des institutions culturelles en France et en Europe, de l'émergence d'une jeune compagnie au rayonnement qu'on lui reconnaît rapidement. Bien que souffrant des disparités entre des travaux de professionnels de la recherche ou d'amateurs qualifiés d'un côté et des essais, généralement peu concluants, voire indignes d'une publication de l'autre, l'ouvrage convainc par sa richesse et sa qualité, et par le dynamisme d'une réflexion qui doit beaucoup aux efforts de son maître d'œuvre, L. Versini, mais aussi à J.-C. Bonnefont, très

actif au cours des discussions, comme le prouve le procès-verbal des débats reproduit en annexe.

Nicolas BRUCKER